

Article du 9 juillet 2009 :

José Tomás à livre ouvert

Barcelone, envoyé spécial

Le titre est alambiqué: *Liturgie de la douleur et feria de la politique, une hypothèse républicaine*. Heureusement, le sujet l'est aussi : José Tomás. Photo de couverture: le visage du torero, le regard fixe, du sang séché sur le menton. Du sang d'encre. Javier Villán, critique de théâtre et très respectable critique taurin du quotidien *El Mundo*, publie, sur la saison 2008 du torero, une sorte de carnet de route qui est aussi un essai (1). Il évoque les corridas de Tomás et son propre parcours. La question suivante tient à ce genre hybride : l'essai tient-il la route ? Oui, parfois, grâce à l'acuité de son auteur, comme lorsqu'il s'interroge sur le sens tragique de la tauromachie de José Tomás, compare sa figure à celle de Camarón, observe les rapports de l'Espagne avec la mort. Il est moins convaincant lorsqu'il survole quelques questions qui mériteraient plus de développements : la rivalité avec Ponce ou Perera, par exemple.

Hémicycle. On ne s'en étonne pas de l'attraction intellectuelle autour de Tomás. Sa tauromachie laconique et absolue fournit du commentaire, son silence médiatique de la rumeur. Ainsi, il serait républicain. La preuve, le fameux 5 juin 2008 à Madrid, 4 oreilles, il n'a pas brindé au roi. Réponse du sphinx : j'ai brindé au public où était le roi. Le républicanisme de Tomás ? Faux sujet, écrit Villán. Il a raison, on s'en fout et d'ailleurs, tous, de droite, de gauche, de nulle part, veulent le voir. Villán : *«Quand Tomás torée à Madrid, les tendidos bas de l'ombre ressemblent à l'hémicycle du Congrès un jour de vote.»*

Javier Villán voit deux Tomás : un lumineux, et le Tomás de la *«théorie de la cornade comme rituel sauvage»*, celui du 19 juin 2008, toujours à Madrid, 3 cornades, 3 oreilles. Il en fait une lecture politique, un raisonnement hasardeux : *«Le sentiment héroïque d'une diffuse gauche politique se reconnaît, plus ou moins, dans le Tomás sanglant ; il l'assimile comme une composante d'une abstraite lutte des classes...La droite civilisée, à l'inverse, répugne à une telle effusion de sang.»* Houlà! Villán, ce qu'il dément, aurait écrit un jour qu'il y avait deux Tomás : le torero et le «suicida», la tête brûlée. Ce que le torero a mal pris. Il a, récemment, reçu un prix et s'est retrouvé en présence de Villán qui présentait ce prix. Il lui a demandé : *« Quel est le Thomás qui est venu aujourd'hui ? Le torero ou le suicida ? »* José Tomás n'a jamais affirmé qu'il cherchait à mourir en piste. Il a juste dit un jour, à Mexico, qu'à choisir, il préférerait de loin se faire tuer dans une plaza de toros plutôt que dans une voiture. Une autre fois, il a précisé qu'il ne cherchait pas à se faire tuer mais, ce qui induit le risque de mort, qu'il voulait toréer avec le plus de pureté possible.

Démonstration dimanche pour son solo à Barcelone, où un tendido d'ombre pouvait se négocier 3000 euros. Ce que les 19000 spectateurs ont vu et ovationné, c'était ça : l'affirmation et la vérification, toro après toro, d'une bouleversante et intangible exigence. Celle de l'intransigeance comme loi, de l'authenticité comme arme. Ne pas reculer, jamais, s'offrir poitrine en avant au toro, baisser la main pour toujours soumettre l'adversité, rester toujours sur ce territoire comanche où le toro a le devoir de vous prendre, toujours toréer du fond du cœur, ne jamais relâcher sa tenue avec une tauromachie en bras de chemise. Face à des toros plutôt bien foutus, plutôt difficiles et pas franchement coopératifs, le solo de Tomás, 5 oreilles, a eu cette beauté nue des éthiques en marche et des évangiles assumés.

Incertitude. Evidemment, on peut nuancer. Aucune faena ne fut grandiose. Celle de Revetón, deuxième toro, a été la plus profonde. Le toro d'El Pilar venait tête haute avec une dureté que la sincérité de Tomás fracturait passe après passe. Sa rigueur jamais prise en défaut finira par vaincre la dangereuse incertitude du toro dans un final de faena plus harmonieux. Comme sa quiétude, mais à quel prix, aura raison des hésitations de Condor, toro imprécis de Victoriano del Rio. Son début de faena à Mirador de El Pilar fut une éblouissante démonstration du subtil savoir être avec un toro. Le savoir marcher avec lui, savoir le conduire sans le brusquer, savoir l'amener comme avec un cheveu dans une faena moins âpre, plus ensoleillée. On peut aussi imaginer une autre composition, plus compacte, pour Dorado, cinquième toro. Un Victoriano del Rio prompt à attaquer de loin, avec un galop généreux mais qui se renfrognait lorsqu'on le sollicitait à courte

distance. Tomás au final soulèvera la Monumental avec une intense série liée de la gauche. En tout, une corrida fiévreuse et forte comme un alcool, pas exceptionnelle non plus, avec un premier toro (de Nuñez del Cuvillo) trop faible et un dernier trop mou.

Javier Villán juge Tomás admirable le cas échéant, et le critique à l'occasion, ce qui est la moindre des choses pour un revistero indépendant. Il trouve par exemple que la grâce, en septembre 2008 à Barcelone, du toro Idílico n'était pas justifiée, et que le public de la ville n'est pas savant. Hâtif, un peu vrai, un peu faux. N'avoir d'yeux que pour Tomás peut aveugler Barcelone. Cela dit, dimanche, le public, s'il l'a épaulé jusqu'au bout, a paru légèrement moins idolâtre qu'en d'autres circonstances. Chemin faisant, Villán évoque dans son livre le rôle des intellectuels autour de Tomás, sa stratégie de carrière, ses rapports avec la télévision. Il analyse trop brièvement les sens de sa rivalité avec Ponce, «*torero de l'ellipse*», et sacrifie trop au vertige de la formule en collant à Tomás la mesquine étiquette de «*torero de la collision*». Ce qu'il est de moins en moins, s'il le fut un jour, même si dimanche il s'est fait attraper deux fois par les toros.

Radieux. Le Tomás de Madrid le 5 juin 2008, celui de septembre et d'Idílico à Barcelone, celui de la première faena épurée, cristalline, de la Pentecôte 2009 à Nîmes, celui de Grenade en juin, celui de nombreuses et radieuses séquences à la cape et la muleta ce dimanche n'a rien à voir avec le Tomás icône ensanglantée de la souffrance de toréer. Bref on sent Villán fasciné par son sujet, effectivement fascinant, et on sent qu'il veut légitimement résister à cette fascination tout en confessant que «*chaque chronique sur ce torero est une aventure*».

C'est donc un livre d'aventures où il finit par cracher le morceau : «il est évident que je vois dans les toros [dans la corrida, ndlr] d'autres choses qui ne sont pas dans les toros.» Courte vue. Plus la tauromachie émet un au-delà, plus elle est elle-même. La preuve ? José Tomás dimanche, son art, sa dignité, sa taille de héros, les haines qu'il suscite chez les abolitionnistes catalans. A Barcelone, on l'a hissé sur les épaules et il est sorti en triomphe de ces arènes sur quoi les anti-corridas avaient balancé quelques pots de peinture. A vingt mètres de son apothéose, sur une porte latérale, une inscription en rouge : «Mort à J Tomas». La gloire, en somme.

Jacques Durand

(1) Javier Villán, *Liturgia del dolor y feria de la politica. José Tomás, una hipotesisrepublica*. Ed.Akal.Madrid, 159 pp., 15

« Le costume mis en lumière »

D'où vient l'habit de lumières des toreros ? Du sentiment anti-français d'une partie de la population espagnole du XVIIIe. C'est la thèse que propose Amalia Descalso dans une vidéo projetée à l'exposition « Traje de Luces » du Musée des Cultures Taurines de Nîmes. Amalia Descalso, spécialiste du costume espagnol, met en avant le rôle du « majismo » dans la naissance de l'habit de lumières. Le « majismo » est une réaction des quartiers populaires de Madrid à l'envahissement de la mode, vestimentaire mais aussi culinaire et langagière, française dans la société espagnole. Les « majos » et « majas », des artisans, des ouvriers refusent cette « colonisation » au nom des valeurs de l'Espagne traditionnelle et de l'authenticité. Valeurs portées en particulier par « la fiesta de los toros », bientôt baptisée « fiesta nacional ». Les « majos » s'opposent ainsi aux « petimetres », du français petits maîtres, fashion victims de la mode française. Définition du majo dans le Diccionario de Autoridades du XVIII : « c'est l'homme qui affecte la bravoure et le courage en actes et en parole. » Si l'espagnol « afrancesado », francisé, porte une perruque, par réaction le majo portera ses cheveux longs dans une résille, à travers quoi on peut voir naître la coleta, la longue mèche de cheveux des premiers toreros jusqu'à Belmonte. Si le « petimetre » porte une casaque, la mode « maja » va créer le pourpoint ajusté d'où est sortie la chaquetilla des toreros. L'habit « majo » est de couleur vive. Il est orné de décorations voyantes : boutons, passementeries, galons pompons, épaulettes surchargées comme dans l'habit des toreros. Le majo porte des rouflaquettes, fume le cigare, s'entoure d'une grande cape noire avec quoi, dans les gravures de Goya par exemple, il trompe le toro puisque affronter le toro, c'est s'affirmer espagnol. Des costumes de majos et majas, prêtés par le Musée du Costume de Madrid témoignent effectivement qu'ils peuvent être à l'origine de la tenue du torero déclinée sous toutes ses formes dans l'exposition : gravures, photos, litho, costumes de lumières garni de fil d'or. Des toreros sont interviewés. Espla, par exemple qui remarque que le militaire, par les galons, le prêtre et le matador de toros portent de l'or sur leurs habits et que ces trois professions sont liées à la mort. César Jiménez retrouve la sensibilité des majos en disant que s'habiller en torero c'est « se préparer à la mort de la façon la plus élégante et la plus éclatante du monde. »

Des tailleurs taurin expliquent leur métier et que, par exemple, telle décoration brodée d'une veste de picador est en fait un motif architectural piquée à Notre Dame de Paris. Les toreros interrogés jurent la main sur le cœur qu'ils ne sont pas superstitieux mais qu'au grand jamais ils ne porteront un costume de lumières jaune. Jaune non, mais jaune canari oui, selon le tailleur Antonio Lopez Fuentes. Sur la superstition du jaune ce même tailleur, et l'opinion générale, croit en voir l'origine dans la mort en scène de Molière. Dans un habit jaune. Un, Molière n'est pas mort en scène. Deux, jaune, vert ou autre on ne connaît pas la couleur de l'habit du Malade Imaginaire vu que, selon le site de la Comédie Française, il a disparu de l'inventaire dressé à son domicile après son décès. De plus « aucune description authentique n'en est restée ». Trois, il y a une autre explication : le jaune serait mal vu en Espagne parce qu'il était la couleur de la tenue des condamnées au bucher par l'Inquisition.

Jacques Durand

Exposition « Traje de Luces » Musée des Cultures Taurines de Nîmes.
Jusqu'au 31 octobre. Tous les jours sauf lundi de 10 à 18 heures.